

CHAPITRE VII

Pendant que Skorn s'adonnait à sa poésie, le chef viking se dirigea d'un pas malhabile vers l'extérieur. La fraîcheur de l'air lui gifla le visage, une fois qu'il eut franchi la porte de la maison. Il ne s'agissait plus de la douce caresse rafraichissante qu'il recherchait lors de ses deux précédentes sorties. Sa chair lui sembla aussi cuite que l'agneau embroché apprêté au loin, sur la plage, par son équipage de Vikings. Il frissonna à ce vent tant sa peau ne supportait plus le froid, et son corps se crispa à l'idée de retourner au cœur de la fournaise. Tout devenait intolérable. Il vit, alors qu'il bouillait intérieurement, l'image de ses hommes qui festoyaient sur la plage. Ils en avaient fini avec la guerre, eux. Ils devaient se raconter des hauts faits si enjolivés par l'alcool qu'aucun ne pourrait dire s'ils n'avaient pas été, en réalité, tirés d'une légende. Le chef ne se trouvait pas là parmi eux pour en juger, mais il s'en doutait. Il les connaissait tous depuis des années. Thorir aurait pu être l'un d'eux, en train de boire le vin et de manger le pain sur la plage de ses parents, mais le destin en a voulu autrement, comme pour tant d'autres de ses compagnons.

Si seulement ses hommes ne lui avaient pas forcé la main pour faire cet arrêt ! Si seulement ils avaient continué leur route vers la Norvège !

Aucun de ses hommes ne voulut le comprendre. Une dette envers le jeune homme ? Ils n'avaient aucune dette envers Thorir, au contraire ! Il lui avait tout offert, gîte, transport, un rôle. Ah, qu'il aimerait le détester, la tâche en serait d'autant plus simple. Thorir n'avait

pas été un mauvais guerrier. Le chef en était même venu à apprécier son maniement de la hache au point de lui faire confiance. Irait-il jusqu'à penser qu'il joua davantage que son rôle de mentor pour Thorir ? Non, surtout s'il comptait lui voler son butin. En avait-il vraiment besoin ? Voler un mort, ce n'était pas ce qu'il y avait de plus honorable. Toutefois, n'était-ce pas cela aussi que Thorir avait fait pour amasser sa fortune ? C'est ce qu'ils avaient tous, sans exception, fait durant la guerre. Autant voler plutôt que de livrer une guerre inutile et en repartir les mains vides ! À force de se répéter ces propos, le chef viking parviendrait peut-être à se convaincre.

D'ici là, il se devait de compléter le récit. Il arrivait à son terme. Plus qu'un petit effort, se dit-il. Pourtant, le pire arrivait, que ce soit pour la famille de Thorir ou pour lui-même. Il n'y avait plus la moindre trace de gloire dans ce qui allait suivre.

CHAPITRE VIII

La fumée parut moins omniprésente pour le chef viking. Il parvenait à distinguer les silhouettes attablées aux planches solidement attachées aux poutres de la grande pièce. Il distinguait même les arêtes du plafond, malgré le nuage de fumée. Sa crise était passée, osa-t-il s'imaginer. Décidément, ses souvenirs l'affectaient.

« Excusez-moi, fit-il à la famille de Bjorn. Raconter cette histoire n'est pas aussi évident que je ne l'aurais cru.

— Prenez votre temps. Si vous voulez, nous pouvons faire une pause. Il y a quelques tonneaux qui attendent d'être percés, proposa Bjorn.

— Non, ce n'est pas la peine. Vous avez déjà suffisamment attendu.

— Vous êtes certains ? Vous n'avez pas l'air au mieux de votre forme, fit la femme de Svern.

— Ce n'est pas un souci, d'autant plus que je suis suffisamment inspiré pour la suite ! Alors, si vous êtes prêts, reprenons ! »

Et, sans attendre, le chef viking s'élança de nouveau dans son récit.

« Le puissant vent qui nourrissait les voiles de notre entreprise en Italie nous abandonna au profit de celles nos adversaires. Avec un général incompetent à notre tête, nous perdîmes la fortune qui nous souriait jusque-là. L'humiliation qu'avait subie notre flotte se répandait

maintenant à toute l'armée. Toutefois, alors que nous pensions perdre toute notre progression, le fantôme du général Maniakès daigna nous sauver. Sa dernière réussite avant d'être relevé de ses fonctions fut la fortification de la ville de Syracuse, celle-là même qui nous causa la révolte normande. La ville s'était transformée en une forteresse quasi imprenable grâce à notre ancien général. De là, nous pûmes défendre une parcelle de nos acquis. Sans Syracuse, l'occupation grecque de la Sicile et d'une partie de l'Italie se serait achevée au premier revers.

Le spectre du général grec nous revint même, un an après son départ, en chair et en os ! Les ratés du beau-fils de l'empereur atteignirent visiblement les hautes sphères de la politique byzantine : notre général fut libéré et renvoyé en Sicile. Il était accompagné de nouvelles troupes. Elles vinrent regarnir nos forces, mais elles restaient trop peu nombreuses pour combler les pertes subies durant le commandement de l'officier Stephanos. Pourtant, nous accueillîmes la nouvelle de bon cœur.

L'esprit de guerrier qui avait pris possession de Thorir s'était presque essoufflé à force de défaites sous le règne de Stephanos, mais le retour de Maniakès, malgré les griefs que les Varègues nourrissaient contre lui, lui redonna de l'énergie. Il était prêt pour recommencer la guerre ! Et, d'une certaine façon, c'est ce que nous eûmes à faire. La conquête rapide de la Sicile par les Grecs s'avéra un succès, mais l'occupation grecque de l'Italie n'était plus. Les Lombards nous prirent plus de terres qu'il m'est possible de l'avouer, en l'absence de notre général mal-aimé. Nous devons presque tout reprendre, à l'exception

de Syracuse et de quelques forts établis au début de la guerre et qui tinrent bon contre les rebelles. »

Le narrateur se gratta la barbe, ce qui n'échappa pas à Skorn.

« Ah ! Nous en sommes rendus là ? fit-il à l'intention de son chef.

— Oui, nous y sommes, malheureusement, répondit ce dernier.

— Quoi, nous y sommes ? Ne vous arrêtez pas là, pas sur ça ! implora Bjorn, qui croyait que l'on parlait là de son Thorir.

— Nous sommes rendus à un moment plutôt choquant, si je puis le dire ainsi. Nous n'aimions pas Maniakès, personne n'aimait Maniakès. Il n'en reste qu'il était excellent dans ce qu'il faisait. Nous avons tant progressé grâce à lui que nous avons cru que les erreurs de Stephanos se répareraient facilement et que nous allions reprendre le dessus ; mais, tout juste revenu en Sicile, le général Maniakès fut rappelé à Constantinople, l'un de ses adversaires politiques l'ayant apparemment fait passer pour un conspirateur. Nous perdîmes pour une seconde fois notre général, et notre espoir, je le crains.

— Ne me dites pas que Stephanos a repris le commandement ! s'étonna le voisin.

— Mon Dieu, jura le chef viking, avant de reconnaître son erreur et de rajouter le nom d'Odin à son exclamation. Non ! Sinon, nous nous serions révoltés. D'autant plus que Stephanos n'avait plus la prétention de servir dans l'armée. Son fils était devenu empereur et il est sûrement allé profiter du confort du palais plutôt que de celui d'une tente d'officier. Qui sait,

peut-être était-ce justement lui qui s'était mis dans l'idée de nuire au général Maniakès, une seconde fois.

« Un certain Michael remplaça notre général. Nous le connaissions et nous le respections. Il servait dans l'armée sous les ordres de Maniakès et, contrairement à Stephanos, il prit soin d'écouter les enseignements de notre ancien général. Il était non seulement un officier durant la guerre, mais aussi le gouverneur de l'Italie. Nous espérions qu'il tienne suffisamment à son titre pour vouloir le défendre. Du moins, ce fut l'impression qu'il offrit à l'armée lorsque les Normands vinrent négocier avec lui au sujet de la suite de la guerre. Il refusa le moindre compromis, considérant l'Italie comme sienne, dans son entièreté, et non pas morcelée entre les différents belligérants. De plus, les hommes qui le suivirent étaient fraîchement sortis des garnisons de l'Asie Mineure ou des îles de Sicile : ils n'avaient pas des années de guerre qui leur pourrissaient les os.

Les troupes furent galvanisées tant par son arrivée opportune que par ses décisions. Nos forces étaient prêtes pour un lendemain qui s'annonçait sanglant. Elles ne rechignèrent même pas à se déplacer en direction du terrain choisi par Michael pour livrer une bataille qui se voulait décisive contre les Lombards et les Normands.

Après une année à perdre du terrain, la présence d'un dirigeant apparemment compétent avait de quoi titiller la flamme guerrière de Thorir. Lors de sa progression, l'armée rencontra une force rebelle qu'elle écrasa sans la moindre difficulté. Prises d'un certain enthousiasme, les troupes poursuivirent les survivants, bien décidées à leur rappeler notre précédente grandeur. Nous retrouvions là ce bonheur qu'était le fait de vaincre, et nous en

réclamions davantage. L'enthousiasme de Thorir grandissait au rythme des chants de guerre de nos forces revigorées. Il n'eut guère à attendre longtemps pour assouvir son besoin de combats puisqu'une seconde force ennemie nous intercepta. Thorir, euphorique à l'idée d'humilier de nouveau ses opposants, parvint à peine à s'empêcher de rire lorsqu'il aperçut le nombre d'hommes qui s'opposaient à l'armée grecque. Nous étions quelques milliers alors qu'en face, à peine trois centaines de cavaliers et le double de guerriers s'opposaient à nous. Cette matinée promettait d'être bonne pour nous ! »

Les Dragons verts donnèrent,

De leur épée d'acier

Le glas de la guerre.

Galvanisant le vent,

Du chant des champions

Chevauchant vers l'avant,

Les armées s'abordèrent

À tous les flancs ardents.

Le général Gilbert

Gifla et flagella

Nos mille guerriers grégeois

Givrés dans leur livrée.

Sitôt que le Franc frappa

Fondit en couardise

Les forces qui, jadis fière,

Fuïrent et s'évanouirent.

« Nous ne nous estimions pas... défaits. Il fallait s'ajuster au nouveau commandement, voilà tout ! Du moins était-ce que nous voulions croire. Lors d'une seconde rencontre entre notre armée et celle des rebelles, Thorir ne riait plus du nombre réduit de Normands et de Lombards. Il devait y avoir deux milliers de soldats, contre les sept mille que nous étions.

Le cor du général sonna. Il appela à ce que l'on formât deux lignes et que l'on se mît en marche. Les rebelles, quant à eux, n'hésitèrent pas pour charger. Leur cavalerie se déploya et s'élança en direction de la première ligne. Les Grecs se parèrent pour encaisser, mais leurs lances ne suffirent pas contre les chevaliers normands. Ceux-ci déboulèrent sur eux en un rien de temps et brisèrent leur formation. Cela n'aurait pas été dramatique puisque la deuxième ligne était là pour cueillir les cavaliers, mais ceux-ci, dans leur élan, parvinrent à la franchir aussi ! C'est à ce moment que le reste des Lombards et des Normands atteignit le front.

Nos forces se retrouvèrent divisées par la percée normande. Chacune de nos deux lignes fut séparée et les ordres de notre général ne se répandaient pas suffisamment vite pour adopter la moindre formation. La cavalerie normande massacrait notre infanterie à chacun de ses passages tandis que des troupes ennemies s'assuraient que la faille entre nos lignes ne pût être consolidée. Habitué des combats en infériorité numérique, les Varègues reconnurent la stratégie employée par l'adversaire. Les troupes, ainsi éparpillées sur le champ de bataille, sans savoir où se déplacer, semblaient dans la plus lamentable des confusions. Notre chef,

qui ne souhaitait pas rester passif devant une telle boucherie, ordonna aux Scandinaves de charger les hommes qui tenaient le centre. Ce fut pire que de se lancer dans un goulet d'étranglement. Nous fûmes cueillis par les lames comme jamais auparavant. Thorir moulinait de sa hache pour braver les dards de nos ennemis. Il tailladait des bras et des flancs par ci et par là, mais les fantassins qui s'opposaient à nous n'étaient pas la véritable menace. Chaque mètre gagné au centre du champ de bataille, une sournoise charge de cavalerie nous le faisait payer. Nos haches à deux mains ne représentaient guère l'arme idéale pour se défendre contre les chevaliers normands.

La bataille ne dura pas. Pendant que nous luttions pour reformer les deux lignes grecques, la plupart des guerriers, dans la panique, abandonnèrent les armes pour fuir. Ils se jetèrent à la rivière, même ceux qui ne savaient pas nager. Sans plus de raison de lutter, nous fûmes forcés, à notre tour, de battre en retraite. En une matinée, nous perdîmes une grande partie de nos hommes.

Thorir survécut. Il s'en tira qu'avec des blessures mineures, ou du moins, mineures lorsqu'on les comparait à celles des autres blessés. Quant à son moral, en revanche, c'était tout autre chose ! Il ne cessait de pester contre le commandement de notre armée. Il ne cessait de se plaindre, pendant qu'il bandait ses blessures, au sujet de nos multiples généraux, tous aussi incompetents les uns que les autres ! Personne ne le contredit. Imaginez les Vikings danois au plus haut de leur forme, avec le meilleur équipement et les plus beaux navires, mais dirigés par le premier scalde venu ! Voilà à quoi ressemblait notre armée selon Thorir ! Je ne

sais même pas d'où il tirait ses comparaisons avec les Danois qu'il n'avait jamais rencontrés, sinon des hauts faits racontés autour d'un feu de camp ; mais nous ne pûmes qu'acquiescer.

Et justement, en parlant du général, il fut remplacé. Encore une fois ! De plus en plus soucieux de la situation, l'empereur n'accepta pas une défaite si cuisante et plaça un nouvel homme à la tête de l'armée. Difficile de faire autrement, puisque les Normands avaient su profiter de la confusion du combat pour capturer Michael. Je ne pris même pas la peine d'apprendre le nom du nouveau général. À ce rythme, il allait survivre qu'une semaine avant d'être remplacé à son tour.

— Pardonnez-moi de vous arrêter, mais je ne peux me retenir plus longtemps ! intervint le voisin. Qu'est-ce que ce soi-disant empereur avait en tête avec ces constants changements de généraux ? Il n'y avait pas un seul homme compétent pour diriger l'armée mieux que ces gens de Constantinople ? Voilà, le seigneur que vous suivez depuis la Norvège, avec qui vous avez voyagé de la Rus de Kiev jusqu'à cet empire, il aurait été compétent, lui !

— Thorir partageait la même pensée que vous sur ce point. Malheureusement, la guerre et la politique sont si liées, dans l'empire, qu'un roturier, aussi qualifié soit-il, ne sera jamais en mesure d'atteindre le rang de général. Quant à ceux qui possédaient ce titre, ils se disputaient déjà trop souvent entre eux pour des questions que seuls des nobles peuvent bien avoir. Dès qu'un général gagnait en prestige, il s'attirait de nouveaux ennemis à la cour. Les aristocrates défilaient sans cesse dans nos rangs, à titre d'officiers mineurs ou bien justement au rang de général. Tôt ou tard, ils repartaient à Constantinople pour jauger la valeur de leur prestige gagné sur le champ de bataille. Ce n'est pas pour rien que Maniakès fut rappelé à deux fois.

Il avait du succès, lui. Le nombre de nobles qui jalouaient la réussite de sa campagne en Sicile devait être plus grand encore que le nombre d'hommes qui combattaient dans cette guerre. Toutefois, à force de coups d'éclat dans la sphère politique de Constantinople, c'est nous, les guerriers, qui écopions. »

Skorn, à l'affut du moindre instant où il pourrait partager ses vers, profita d'un silence pour y glisser cette *visa* :

À celui qui lève sa tête la plus haute

Ne voit point dans son dos

Venir la masse qui lui brisera les os

CHAPITRE IX

« Cette histoire aurait pu être racontée de tant de manières. Peut-être aurais-je dû m'attarder davantage sur chacune des batailles pour ainsi mieux illustrer la bravoure de Thorir ainsi que de ses compagnons de la garde varègue. Il aurait alors paru comme un héros et peut-être que cela aurait fait votre bonheur. Qui sait, il aurait peut-être mieux valu que je m'attarde sur sa vie dans la garnison. Avant d'être un guerrier, il était, eh bien, il était Thorir. Toutefois, que je vous parle de ses aventures à Constantinople, de ses chamailleries dans nos quartiers d'hiver ou bien de ses possibles amourettes, quoique cela serait de la pure spéculation puisqu'il ne s'est jamais confié à nous sur le sujet, chacune des voies de son histoire nous conduirait à la bataille de Montepeloso.

Le nouveau général, tout comme les précédents, s'imaginait suffisamment compétent pour renverser la situation dans laquelle la guerre s'enlisait. Plutôt que de subir les attaques des Normands, il décida de conduire l'armée vers une ville détenue par des rebelles. Il se ravisa dès que nos adversaires se préparèrent à briser notre siège. Pour ne pas subir une contre-attaque sur un terrain méconnu, le général décida de se réfugier dans un fort non loin de là, le fort de Montepeloso.

Il n'y avait rien de honteux à cette retraite. Le général, contrairement à ses deux prédécesseurs, ne prit pas de haut les forces ennemies. Plutôt que de rivaliser avec leur force sur un champ de bataille, il chercha à les défier là où leur principale faiblesse, leur nombre,

serait mise à rude épreuve. Jamais les Normands n'auraient pu tenir un siège. Des attaques éclair sur leur camp et sur leur ligne de ravitaillements les auraient affectés tandis que, en sécurité derrière les murs du fort, nous pourrions aisément nous ravitailler. Jamais le siège des rebelles n'aurait pu nous empêcher de faire des sorties rapides qui nous auraient permis de remplir les réserves.

Du moins, telle fut la situation souhaitée par le commandement byzantin. La réalité fut tout autre.

Les Normands, qui ne souhaitaient pas se lancer dans un siège impossible à tenir, préférèrent s'en prendre aux bétails. Ils s'attaquèrent, non pas au fort, mais aux élevages de la ville près de celui-ci. Coupés de notre source de ravitaillement, nous sentîmes notre moral chuter et le général, qui jugea préférable de passer à l'action plutôt que de voir les hommes se révolter, abandonna la protection des murs du fort de Montepeloso et lança l'attaque contre les Normands.

— Je suis inspiré ! Me permettez-vous de m'occuper de ce morceau de l'histoire, chef ? »

Sans attendre de réponse, le scalde déclama son poème.

Les troupes trouvèrent

Tout de noir couvert

Le ciel silencieux

Survolant le Vésuve.

La crainte des hommes crût

Quand soudain le volcan,
En action, il entra,
Enflammant tous ses flancs.

Le Vésuve fit valser
Vingt rochers acérés
Et créa un chaos
Qu'aucun homme ne connut.
Il libéra sa lave,
Ligotant, loin du temps
Les multiples murailles
Meurtries de Pompéi.

« Attendez, quoi, un volcan ? s'estomaqua Bjorn.

— Je crois qu'il s'agit-là très certainement d'une métaphore un peu trop poussée du scalde,
fit le chef viking en dévisageant Skorn.

— Non ! L'image du volcan est plus qu'appropriée !

— Je ne me rappelle aucun volcan, scalde, répliqua le Viking.

— C'est que tu ne te rappelles plus l'explosion du fort, peut-être ! »

Le chef viking abdiqua aux paroles de son scalde et hocha la tête, non sans laisser
s'échapper un long soupir consterné.

« Quoi, mais comment un fort peut-il exploser ? questionna Bjorn.

— Bonne question, fit le scalde ! En avez-vous la moindre idée, chef ?

— Quoi ? Euh, eh bien, je n'en sais foutre rien ! Tu sembles plus au courant que moi sur la question. Ça doit être... Le feu grégeois, voilà ! Vous vous en souvenez, oui ? Il se peut que l'on en ait eu une réserve dans notre fort.

— En avez-vous apporté avec vous ? Je serais curieux d'en voir une démonstration ! s'exclama le voisin.

— Et risquer d'incendier mon navire ? Non ! Même les Grecs entraînés pour manipuler cette arme craignaient pour leur vie à chaque fois qu'ils s'en servaient. Fichtre ! Ce produit est si puissant qu'il a réduit un fort en cendres !

— D'accord, le feu grégeois expliquerait peut-être l'irruption du fort, mais qu'en est-il des hommes à l'intérieur de ce dernier, et des assiégeants ? Et puis, ne s'appelleraient-ils pas Mont Ploso ? Vous l'avez nommé Pompéi dans votre récit ! se fâcha Svern.

— Une simple modification de nom, insignifiante, afin de respecter la métrique, voilà tout ! » se défendit Skorn.

Bjorn se leva de sa chaise. Il marcha un instant, sans but précis, dans la grande salle. Son doute le guida vers l'âtre. Il déposa une nouvelle bûche dans les flammes. Voir les flammèches qui chatouillaient le morceau de bois lui renvoya l'image d'un fort qui s'effondrait sous les flammes, emprisonnant les pillards qui s'élançaient en quête de butins,

mais aussi les blessés grecs et varègues, qui ne purent se jumeler à leurs compagnons pour un ultime affrontement. Il vit son enfant, Thorir, paniqué, qui essayait de se frayer un chemin en dehors de la fournaise dans laquelle il se retrouvait piégé. Il ne put supporter l'image plus longtemps et se détourna des flammes pour faire face aux deux Vikings.

« Et Thorir ? C'est dans le fort qu'il a... qu'il...

— Non. Jamais nous n'aurions abandonné un des nôtres à un pareil sort. Néanmoins, si nous fûmes épargnés de l'explosion ou des débris du fort qui éclaboussèrent le champ de bataille, nous dûmes tout de même faire face à la principale menace, les Normands. »

« Il s'agissait pour nous tous d'une ultime occasion pour nous venger des humiliations subies lors de ces dernières années en Sicile et en Italie. Il n'y avait pas de victoire à cueillir. Il ne restait que notre motivation à nous battre, et notre désir de vivre. Thorir combattit comme jamais auparavant, et pourtant il s'était déjà distingué à maintes reprises. Il fit honneur à son nom. Nous pûmes croire que, lors de la bataille, Thorir le guerrier laissait place à Thor l'intrépide. Sa hache pourfendait l'armure des malheureux chevaliers qui osaient s'approcher trop près de sa furie. Chacun de ses coups clouait un adversaire au sol, et il ne se gênait pas pour en distribuer sans le moindre répit. La bataille dura la journée, pourtant, il ne se fatigua jamais. Néanmoins, alors que notre but était de tailler un passage au travers des troupes lombardes dans l'espoir d'ouvrir un corridor pour une éventuelle retraite, Thorir, lui, préféra enchaîner les duels avec les Normands.

Lorsque le Soleil entama sa descente, nous perdîmes Thorir de vue. Nous avions réussi à adopter une formation qui nous permit de progresser sur le champ de bataille, mais votre fils n'en faisait pas partie. Je ne sais ce que Thor a pu lui chuchoter à l'oreille, mais il s'était métamorphosé en berserker. Il se trouvait au milieu des troupes ennemies. Un rond s'était formé autour de lui, et je vous le jure, personne n'osait y pénétrer ! Je le vis de loin. Si le sang qui maculait son haubert et sa barbe m'empêcha de l'identifier sur le coup, je reconnus du moins les bottes qu'il employait contre les pauvres qui eurent la malchance d'être à la portée de sa hache. C'était les miennes, celles que je lui avais enseignées plusieurs années auparavant. À cette idée, j'eus un pincement au cœur. Je savais qu'il finirait par s'effondrer, de fatigue, sinon de la lame d'un Normand. Il n'y avait toutefois guère de possibilité pour moi de le délivrer de sa mauvaise posture. Pourtant, alors que notre groupe de combattants s'éloignait de plus en plus de Thorir, il se produisit un bouleversement inattendu au sein de l'armée grecque.

Les troupes lâchèrent leurs armes.

Les Varègues, surpris de ce comportement, cherchèrent à en comprendre la cause. Ce fut là que nous vîmes le chef des Normands qui retenait fermement notre général contre lui, pointant un poignard sous son menton. Ainsi donc, notre commandement fut fait prisonnier, et le reste de l'armée, sans sa tête pour la commander, décida de s'effondrer.

Pourtant, un seul homme continuait à se battre. Thorir.

Sans avoir à en donner l'ordre, ma troupe se dégagea de la formation grecque pour se diriger vers lui. Les Lombards qui nous entouraient comprirent-ils notre intention ? Furent-ils effrayés par le regain de vigueur de notre groupe de Varègues ? Nul ne sait, mais ils nous laissèrent passer sans riposter. Nous n'eûmes pas à combattre pour atteindre Thorir. Toutefois, malgré l'absence de résistance, nous arrivâmes trop tard.

Son corps ensanglanté gisait, immobile, au centre d'un cercle jonché des dépouilles de ses victimes. Nous ne savions guère si la fatigue l'avait rattrapé ou s'il s'était vidé de son sang après des heures de fauchage.

Nous recueillîmes son corps souillé autant par des croutes de sang séché que par des rivières rouges encore fraîches. Nous nous assurâmes qu'il tint sa hache en main et nous le transportâmes avec nous jusqu'aux rangs de notre armée, ou du moins, ce qu'il en restait. De là, certains inspectèrent les blessures de Thorir. Personne ne voulait risquer de retirer son haubert, encore moins sa cotte de mailles. Toutefois, ils purent constater que des bouillons de sang émanaient de son ventre. Nous fîmes de notre mieux. L'un des nôtres arracha son propre haubert pour le placer là où la blessure semblait être. Nous essayâmes tant bien que mal de calmer l'hémorragie, mais la plaie restait inatteignable, sous l'armure de Thorir, et nous étions entourés par les forces ennemies. Ce fut très certainement la pire situation imaginable d'être là, à la fois impuissants quant à la survie de Thorir, et à la merci de nos adversaires.

Il n'y avait rien d'autre à faire sinon attendre. Attendre que le général ennemi décide de notre sort, et espérer que la fougue qui animait Thorir durant la bataille daignât réapparaître pour le sauver.

S'ensuivit un enchaînement d'événements plutôt fâcheux. Nous pûmes repartir en direction des îles de Sicile, au bon vouloir des Normands. Thorir survécut à la traversée, et, bien que les conditions ne fussent pas les meilleures, il fut possible de traiter ses blessures une fois à bord d'un navire. Toutefois, lorsque nous nous apprêtâmes à nous installer dans nos quartiers, nous apprîmes que plusieurs villes toujours à notre botte nous abandonnèrent pour rejoindre la révolte normande. La guerre pour le sud de l'Italie était perdue. Nous étions à notre plus bas tandis que les Normands, dont le butin de guerre s'était vu rempli à la suite du paiement d'une rançon pour notre pauvre général, ne cessaient de croître en puissance.

L'empereur nous rappela à Constantinople. C'était la fin de notre aventure en Sicile. Et nous craignîmes que ce fût la fin également pour Thorir. Il n'avait pu recevoir les soins nécessaires, sur la terre, que déjà nous repartions en mer. Notre seul espoir était qu'il survive au voyage, mais il commença à délirer dès le premier jour sur les eaux. Plusieurs Grecs se plaignirent que l'on transportait un malade. Ils craignaient que cela ne cause une épidémie. Nous fûmes assez clairs là-dessus. Si quelqu'un osait toucher à Thorir, on le jetterait à la mer ! Laissez-moi vous dire que le voyage n'eut rien de confortable. Une animosité s'installa rapidement entre Varègues et Grecs. Pour ne pas aider, les eaux furent agitées pour notre voyage de retour. Tandis que la majorité des hommes se battaient avec la fureur de la mer, je restai au chevet de Thorir.

Il eut quelques moments de lucidité, entre deux cauchemars. Lors de l'un de ces rares instants, il me demanda sa hache pour qu'il puisse mourir l'arme en main. Il n'avait pas constaté que sa hache reposait déjà sur son torse, ce qui m'effraya quant à sa situation. À une autre occasion, il me demanda de lui promettre de me rendre en Suède pour délivrer un message à son père, à vous, Bjorn. J'aimerais connaître le message dont il était question, mais Thorir sombra de nouveau dans la démence. Je parvins à l'interroger, le jour d'après, sur ce message ainsi que le lieu où je devais le délivrer, mais sitôt que je parvins à retirer le lieu de votre maison de son esprit torturé, il recommença à divaguer.

Il mourut en mer. Arme en main. D'une certaine façon, sa mort parvint à unir deux pans de sa vie. Thorir le marin cessa d'être sur les eaux, et Thorir le guerrier rejoignit ses ancêtres, arme en main. Je crois que son unique déception fut de ne pas avoir réussi à vous revoir avant de quitter ce monde. C'est pour cela que j'espère avoir rempli mon rôle, et que, bien que je n'aie pu connaître le dernier message que Thorir voulait vous adresser, mon récit ait pu en contenir l'essentiel. »

CHAPITRE X

Les deux Vikings quittèrent la maison de Bjorn à la course. Ils se hâtaient sans toutefois être pressé par quoi que ce fût. En fait, s'il n'y avait pas eu un équipage qui les attendait sur la plage, ils seraient sans doute restés quelques heures de plus, à suffoquer dans la grande salle et à répondre à une pluie de questions. Ils ne parvinrent à éviter ce scénario que grâce à leurs « obligations ». Le chef des Vikings eut néanmoins à faire la promesse à Bjorn qu'il irait rencontrer son troisième fils, en Norvège, lorsqu'il en aurait le temps. Bjorn n'aurait jamais cru que le chef viking était pressé de remplir ses « obligations » au point de partir à la course vers son navire, mais il ne se questionna guère longtemps sur le sujet puisque la hache que ce Viking avait laissée sur sa table l'intrigua plus que tout.

Les deux Vikings couraient non pas pour se rendre en Norvège plus rapidement, là où de mystérieuses « obligations » les attendaient, mais pour fuir, ou du moins, pour en donner l'impression. Heureusement, leurs hôtes ne s'attardèrent pas sur la folie passagère de ces deux anciens gardes varègues. Les membres de l'équipage de leur navire, quant à eux, aperçurent rapidement les deux silhouettes qui progressaient avec vitesse vers eux et ne les quittèrent pas des yeux. Lorsqu'ils remarquèrent, avec un léger retard dû à ivresse, qu'il s'agissait là de leur chef et de son scalde, ils comprirent que la situation n'était plus à la réjouissance. Ils reprirent les tonneaux disposés çà et là sur le sable et sautèrent dans l'embarcation. Les quelques hommes qui ne se jetèrent pas dans le drakkar de suite le poussèrent à l'eau et attendirent la venue de leur chef et de son scalde.

Les deux coureurs crièrent à leurs hommes de baisser les voiles dès qu'ils furent suffisamment proches du bâtiment. Ils sautèrent à leur tour pour ensuite s'aplatir sur le sol du navire. Ils étaient exténués ou, du moins, juste assez essoufflés pour en donner l'impression. Le chef, mauvais acteur, laissa le scalde faire ce qu'il savait de mieux.

« Ramez ! Il faut... partir, vite ! Ils, ils n'ont pas aimé. »

Tous étaient à leur poste, à ajuster la voile pour qu'elle prît le vent ou à tenir une des rames du navire. S'ils donnaient l'air d'être opérationnels, ils restèrent tout de même à l'affut des paroles du scalde.

« Aimer quoi ? demanda l'un des Vikings, que leur fils est mort ? Je n'aimerais pas non plus !

— Pire, qu'il soit devenu chrétien !

— Nom de Dieu, ils sont... ? commença l'un des rameurs, sans parvenir à terminer sa question.

— Oui, ils sont toujours païens, et ils ont failli nous tuer pour avoir conduit Thorir au paradis plutôt qu'au Valhalla », répondit le poète.

Le rythme de l'équipage diminua à la suite de cette déclaration.

« Et on ne riposte pas ?

— Non. Je ne crois pas que Thorir aurait voulu qu'on massacrat sa famille. Ils s'en remettront. Pour notre part, notre mission est terminée. Partons », déclara le chef du groupe.

À cela, le silence revint dans le navire. Seul le bruit des cordes manipulées par les marins, des vagues qui frappaient la coque ou des rames qui frappaient la surface de l'eau rythmait le départ des Vikings. Certains souhaitaient parler, mais il y avait tant à dire que personne n'osait s'y atteler. Finalement, l'un des rameurs, qui ne pouvait se retenir plus longtemps, se lança.

« Ce n'est pas terminé ! Le trésor, lui ! Nous devons le leur remettre, affirma-t-il.

— Tu veux vraiment y retourner, combattre la famille de Thorir, dans le but de leur offrir l'or de leur fils ? Ça ne te paraît pas trop absurde ? demanda son voisin de siège.

— Si on garde son trésor, on en fait quoi ? se risqua l'un des marins qui s'occupait des voiles.

— Nous y repenserons une fois rendus en Norvège, annonça le chef.

— Moi je dis, on a tous aidé Thorir, alors on se divise le butin.

— On en reparlera une fois en Norvège ! » répéta le chef.

Pourtant, malgré tout le sérieux de ses paroles, l'inquiétude grandissait en lui. Son équipage, pour sa part, sembla, au contraire, avoir un regain de confiance puisque les rames cessèrent de fendre les vagues et la plupart des hommes tournèrent leur attention vers le chef de l'équipage.

« Je crois que nous pouvons en discuter maintenant », fit l'un de ses marins.